

MY SUNSHINE PRODUCTION COMMITTEE & COMME DES CINÉMAS PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES  
SÉLECTION OFFICIELLE 2024  
UN CERTAIN REGARD

# MY SUNSHINE



UN FILM DE  
HIROSHI OKUYAMA

KEITATSU KOSHIYAMA SÔSUKU IKEMATSU KIARA NAKANISHI RYUYA WAKABA  
PRODUCTEURS TOSHIKAZU NISHIGAYA YUKI NISHIMIYA MASA SAWADA PRODUCTEUR EXECUTIF SHINTARO HORI MUSIQUE RYÔSEI SATO (HUMBERT HUMBERT) LUMIÈRE HIROKI NISHIGAYA INGÉNIEUR DU SON KOSUKE YANAGITA CHEF DÉCORATEUR NORIFUMI ATAKA DÉCORATION KYOKO MATSUI  
COSTUMES HARUKI KOKETSU MAKE-UP RUMI TERASAWA YUMIKO SUGIYAMA MONTAGE TINA BAZ MIXAGE YOSUKE HAMADA EFFETS SONORES SAKURA KATSUMATA ASSISTANT RÉALISATEUR TOMOHIRO KUBO SPECIALISTE PATINAGE KANATA MORI DIRECTION DE PRODUCTION MIHO WATAMABE ANTOINE JOUYE  
PRODUCTION TOKYO THEATRES THE ASAHI SHIMBUN COMME DES CINÉMAS EN ASSOCIATION AVEC MAM INC. VENTES INTERNATIONALES CHARADES DISTRIBUTION FRANCE ART HOUSE FILMS  
AVEC LE SOUTIEN DE L'AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE & AGENCY FOR CULTURAL AFFAIRS, GOVERNMENT OF JAPAN RÉALISATION IMAGE SCÉNARIO ET MONTAGE PAR HIROSHI OKUYAMA

Tokyo Theatres

The Asahi Shimbun

comme  
des  
cinémas

MAM INC.

CHARADES

ART HOUSE  
FILMS

AUX CINÉMAS  
DU MONDE

AGENCY FOR  
CULTURAL  
AFFAIRS

GOVERNMENT  
OF JAPAN

REALISATION  
IMAGE  
SCÉNARIO  
ET MONTAGE  
PAR HIROSHI  
OKUYAMA

PREMIÈRE  
PRESENTE

CHIFFRE  
2024

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

ART HOUSE  
FILMS

# REVUE DE PRESSE

« Un éveil amoureux sur la glace.  
Une véritable expérience de celles auxquelles  
la société se dérobe trop souvent. »

★★★★ **Le Monde**

« MY SUNSHINE construit un cocon  
dans lequel le spectateur se love. [...]   
Le cinéma a sans doute été inventé pour ça. »

**TEASER** ★★★★★

« Les scènes de patinage combinent  
réalisme et lyrisme à un degré rare. »

★★★★  **Courrier  
international**

« Un feel-good movie  
à la japonaise. »

**positif** ★★★★★

« Un moment magique de réussite et de joie  
communes, joliment amené et capté. »

★★★★ **Télérama**<sup>1</sup>

« Modeste et doux, le film a  
la délicatesse d'un Kore-eda,  
mais aussi sa cruauté sous-jacente. »

 ★★★★★

« Le récit d'initiation échappe aux clichés en préférant  
à une success story sentimentale et sportive  
la célébration de l'instant. »

★★★★ **CAHIERS  
DU CINÉMA**

« Hiroshi Okuyama saisit le goût de l'enfance  
dans un second film très réussi. »

**franceinfo**: ★★★★★

« Un conte d'hiver désarmant  
de beauté et de mélancolie. »

★★★★ **Nouvel Obs**

« Le jeune réalisateur Hiroshi Okuyama  
orchestre avec beaucoup de délicatesse  
la valse des sentiments entre trois patineurs  
dans le décor glacé de Hokkaido. »

**LE FIGARO** ★★★★★

« Le cinéma y gagne en légèreté,  
en profondeur aussi,  
en amour de la vie, en poésie. »

★★★★ **Les  
Inrockuptibles**

TEASER



# MY SUNSHINE

Holyday on ice

Dès son premier long, JÉSUS, Hiroshi Okuyama faisait preuve d'une grande maturité artistique, et d'une évidente singularité. Six ans plus tard, il passe haut la main le cap du deuxième film avec MY SUNSHINE, splendide conte du réel dans lequel un ancien champion de patinage, incarné par le grand Sosuke Ikematsu, entraîne un garçon et une fille de 12 ans à la danse sur glace. Le futur du cinéma japonais ? On en prend le pari.

Par Aurélien Allin / Portrait : Sébastien Vincent / En salles le 25.12.24

À quel point un premier film, dans tout son empreintes et ce que cela implique de fragilité, de maladresses mais aussi d'assurance, peut-il déjà définir tout le style d'un cinéaste ? Hiroshi Okuyama, 28 ans, n'a pas tardé à répondre à cette question. À la vue de son deuxième long-métrage, MY SUNSHINE, aucun doute : tout était déjà là il y a six ans, dans son galop d'essai, le remarquable JÉSUS. Et ainsi donc est-on sur d'avoir assisté, en deux films à peine, à la naissance d'un réalisateur qui ne ressemble déjà qu'à lui-même, dont l'univers évolue à mi-chemin entre la plus pure tradition d'un certain cinéma naturaliste japonais et celle, tout aussi fertile et puissante, d'un imaginaire poétique, d'un fantastique éthéré, tant esthétique qu'émotionnel. Après JÉSUS et son gamin qui voit apparaître un Christ miniature qui exauce ses vœux, Okuyama raconte dans MY SUNSHINE comment Takuya, 12 ans, tombe raide dingue de Sakura, une patineuse de son âge. Arakawa, ancienne gloire de ce sport et entraîneur de la jeune fille, n'est pas dupe. Il observe, bienveillant et amusé, ce garçon tenter de se former tout seul à la glisse afin de pouvoir enfin approcher celle qu'il admire en secret. Le coach leur propose bientôt de former un duo de danse sur glace... La délicatesse-même, MY SUNSHINE n'a presque pas besoin de dramaturgie pour chroniquer les sentiments qui animent ses personnages, préférant la splendeur indéchiffrable de ses images et l'impact du non-dit. Kore-eda ne s'y est pas trompé : entre JÉSUS et MY SUNSHINE, il a invité Hiroshi Okuyama à scénariser et coréaliser des épisodes de sa mini-série MAKANAI. Le Festival de Cannes non plus, qui a

accueilli MY SUNSHINE dans la section Un Certain Regard consacrée aux jeunes cinéastes à suivre. Alors sur le toit du Palais, en mai dernier, nous avons essayé de décoder avec Hiroshi Okuyama tout ce qui faisait l'âme de son cinéma, aussi jeune soit-il.

**Vos deux films ont le même décor – une région rurale en hiver, sous la neige. Pour vous, ce contexte est-il émotionnel uniquement ou aussi visuel ?**

**Hiroshi Okuyama :** Je suis né et j'ai grandi à Tokyo. Ces paysages enneigés ne me sont donc pas du tout familiers – à Tokyo, il neige très rarement – et il ne s'agit donc pas d'un souvenir personnel, pour moi. Mais justement, parce qu'il neige si peu souvent à Tokyo, la neige m'enchante complètement depuis mon enfance. Cette neige qui recouvre un paysage dont on est familier, qui le transforme totalement, ça m'exalte ! Ça me donne envie de capturer ces paysages dans mes films.

**La neige est aussi un moyen de figurer le temps qui passe...** D'ailleurs sur la page de garde du script de MY SUNSHINE, j'avais écrit : « Le journal de la croissance d'un jeune homme, des premières neiges à leur fonte ». J'avais envie que cette histoire soit une tranche de vie circonscrite à un moment précis. Et c'est vrai que la saison hivernale est idéale pour ça, et notamment quand il neige, parce qu'on peut se rendre compte facilement du temps qui s'est écoulé, en effet.



**Vos films, qui parlent de l'enfance, sont-ils nourris de souvenirs personnels ou vos souvenirs sont-ils juste un tremplin vers la fiction ?**

JÉSUS était très largement inspiré de ma vie personnelle : je suis moi-même allé dans une école catholique, mais plus globalement, toute l'histoire de ce film était inspirée de ce que j'ai pu vivre enfant. Pour MY SUNSHINE, c'est différent. Hormis le fait qu'enfant j'ai appris le patinage artistique pendant 7 ans, tout le reste est une histoire originale. Je me suis éloigné de mon vécu pour me plonger plus volontiers dans une pure fiction.

**On imagine qu'avoir fait du patinage vous offre un point de vue très spécifique sur cette discipline. Que vouliez-vous en capter, à l'écran ?**

Je crois que j'ai choisi le patinage artistique comme sujet parce que je l'ai pratiqué moi-même pendant longtemps, c'est vrai. Et je crois que j'ai toujours eu en tête l'idée de faire un film sur cette discipline. Sauf que se servir de sa propre expérience de patineur pour faire un film sur le patinage, ce n'est pas suffisant ! Il fallait que je trouve un enjeu dramatique pour que MY SUNSHINE existe. C'est là que j'ai pensé à ce garçon qui fait du hockey sur glace, qui rencontre une patineuse et en tombe amoureux. Puis ensemble, ils pratiquent une troisième discipline très spécifique, qui est la danse sur glace. Là, j'ai trouvé qu'on avait une bonne structure pour construire une dramaturgie.

**Vous privilégiez toujours les longs plans sans coupe et les plans fixes. La caméra ne bouge qu'à des moments très particuliers. Vos deux films**

**sont au ratio 1.33. Qu'aimez-vous dans cette mécanique de mise en scène ?**

C'est vrai que j'aime laisser tourner la caméra. En tant que spectateur, j'apprécie le plan-séquence alors j'ai toujours envie d'y avoir recours dans mes films. Mais surtout, comme dans JÉSUS et MY SUNSHINE, je filme en majeure partie des enfants, je trouve que découper une scène a tendance à interrompre un élan, quelque chose de l'ordre du sentiment. Alors que mon but est de laisser libre cours à cet élan. Quant à l'utilisation du 1.33, je trouve juste qu'il est très facile de composer l'image dans ce format. Il se trouve que je suis mon propre directeur de la photographie. Et quand on tourne en caméra fixe, en plan-séquence, le 1.33 est un format idéal, très adapté pour construire mes plans.

**Justement, pourquoi être votre chef opérateur ? Mais aussi votre propre monteur ?**

Si j'engageais des techniciens dont c'est la spécialité, ils seraient forcément plus doués que moi. Mais quand je fais un film, j'ai envie de pouvoir écrire le scénario moi-même, puis de le mettre en images, puis de le monter tout seul. Pour moi, il y a là l'idée d'un engagement total. C'est le témoignage de mon amour absolu pour le film que je suis en train de faire. Occuper tous les postes permet de m'investir à 100% dans mon œuvre et de faire le film que je veux faire, de la manière la plus personnelle qui soit.

**Ça signifie que vous ne vous voyez pas laisser ces postes à l'avenir ?**

Je pense que je continuerai à travailler de cette façon, oui. Mais en même temps, pour MY SUNSHINE,

j'ai quand même un peu délégué : sur certaines séquences, on a tourné à deux caméras. Dans ces cas-là, mon premier assistant cadrerait la caméra B et il a d'ailleurs fait de très belles choses, qu'on a intégrées au montage. De la même manière, sur le montage j'ai collaboré avec une monteuse française, Tina Baz. Elle a contribué énormément – sans son regard, je suis certain qu'on n'aurait pas été pris à Cannes. Je crois que je ne confierai pas ces postes totalement à d'autres. Mais travailler en collaboration, ça oui.

**MY SUNSHINE est très doux. En général, les films de sport sont des films d'effort. Mais ici, même quand Takuya s'entraîne dur, ce n'est jamais doloriste. C'est peut-être un cliché mais on représente souvent le Japon comme ayant une culture de l'effort. Ne pas se concentrer là-dessus, c'est une manière de détourner cette image de votre pays ?**

C'est vrai que dans les films de sport, on veut en général montrer la pression que subit l'athlète et la façon dont le sportif se débat pour répondre aux attentes sportives. J'avais envie de me concentrer sur les relations humaines, sur les enjeux qui lient ces trois personnages. Je souhaitais donc avant tout les filmer eux, et laisser l'aspect sportif au second plan même si je sais que, dans la réalité, il faut une grande discipline et déployer beaucoup d'efforts pour deve-

**« Parce qu'il neige si peu souvent à Tokyo, la neige m'enchantait complètement depuis mon enfance.**

nir un athlète. Ce n'était juste pas l'enjeu principal de MY SUNSHINE – je m'en suis donc éloigné dès l'écriture du scénario. Et m'écarter de cette idée d'un Japon dur à la douleur n'était pas une de mes intentions de départ. Je crois que, en plus de m'écarter de ce qui compose le film de sport, j'avais aussi envie d'un univers qui soit presque fantastique, que le film ait l'air d'un conte. Ça me plaisait, autant d'un point de vue narratif que visuel.

**C'est d'ailleurs ce qu'il y a de très intéressant dans vos films : ils sont à la fois très réalistes et magiques. Dans JÉSUS, c'était clair, avec les apparitions du Christ. Dans MY SUNSHINE, c'est plus diffus, mais on le ressent. Comment expliquez-vous cette fusion du réel et du magique dans votre cinéma ?**

J'aime beaucoup les clips vidéo qu'ont pu faire Spike Jonze et Michel Gondry : je trouve qu'ils font beaucoup ça, ça démarre de manière réaliste et tout d'un coup une dimension fantastique s'impose. Dans JÉSUS il y avait ces apparitions d'un tout petit Jésus, le fantastique était donc très incarné. Dans MY SUNSHINE, j'avais envie d'exprimer ça à travers l'ampleur des sentiments : ce n'est peut-être pas

## MY SUNSHINE, LA CRITIQUE

De Hiroshi Okuyama

Avec Sosuke Ikematsu, Keitatsu Koshiyama, Kiara Takanashi

Japon. 1h40

**AVEC CE DEUXIÈME FILM ENCHANTEUR, À LA FOIS RÉALISTE ET MAGIQUE SUR LES PREMIERS ÉMOIS AMOUREUX, HIROSHI OKUYAMA A DÉFINITIVEMENT TOUTE NOTRE ATTENTION.**

Gagner en assurance signifie-t-il perdre sa fragile douceur ? Pas dans le cas du réalisateur japonais Hiroshi Okuyama. Son premier long, JÉSUS, suivait un jeune garçon qui déménageait à la campagne chez sa grand-mère où lui apparaissait un mini Jésus, auquel il confiait ses vœux – que le Christ exauçait. Il y sondait les ravageuses émotions de l'enfance, la joie des amitiés instantanées et les premiers deuils, mais injectait un peu de magie dans le quotidien. MY SUNSHINE se déroule dans le même contexte : l'hiver, sous la neige, dans une bourgade rurale nipponne. Que ce soit au baseball au printemps ou au hockey en hiver, Takuya est nul en sport. Lorsqu'il aperçoit Sakura sur la patinoire aligner les figures avec grâce, il en tombe immédiatement raide dingue – est-ce de l'amour ? Ou juste de la fascination ? Peu importe : Okuyama met en scène ce moment de vérité comme si la vie de Takuya venait de basculer. La lumière se fait plus chaude, la jeune fille se meut au ralenti et la musique devient extra diégétique – vecteur d'idéalisation par excellence. C'est décidé : Takuya se met au patinage artistique. Le coach de Sakura, Arakawa (le toujours impeccable Sosuke Ikematsu), ancienne gloire de ce sport, se prend d'affection pour le garçon et décide de l'entraîner pour créer un duo de danse sur glace composé des deux pré-ados... Il suffit de peu, d'une accumulation de petits riens, pour qu'un film se hisse au-dessus de la mêlée. MY SUNSHINE n'effectue aucun grand geste de cinéma, il ne hausse jamais le ton, ne sombre dans aucun mélodrame et pourtant, il résonne davantage que bien des films qui agitent leur génie et leur ambition. De sa photographie subtilement colorée, granuleuse comme la neige, comme voilée par le froid, MY SUNSHINE construit un cocon dans lequel le spectateur se love comme on se perdrait dans un album d'Ektachrome familiaux. Comme il l'a fait dans la série MAKANAI aux côtés de Koreeda, Okuyama capte avec grâce et sans effusion les petits gestes du quotidien, les réactions timides, les fou-rires tonitruants, les hésitations, les silences aussi, tout ce qui constitue ses personnages et leur interaction, et en fait un matériau absolument romanesque. Ce qui les lie est beau, humain, simple. Le cinéaste fait de nous les témoins de la naissance d'un instant forcément fugace dans l'existence de son trio. Se dégage de son regard une infinie tendresse pour ces personnages et, alors même que le film ne dure que 100 minutes, une nostalgie pour ce qu'ils ont vécu ensemble, comme si nous les connaissions depuis toujours. Le cinéma a sans doute été inventé pour cette magie-là. ■

encore un sentiment amoureux que ressent ce jeune garçon pour cette jeune fille, mais il a une admiration très forte pour elle. Et puis il y a ces paysages enneigés qui emmènent le film vers cette dimension, aussi.

**C'est important pour vous d'avoir ces deux dimensions – réaliste et fantastique ? Ou vous verriez n'en adopter qu'une dans un projet futur ?**

J'aimerais beaucoup faire un film totalement réaliste mais j'ai pour le moment la sensation de ne pas avoir un vécu personnel suffisamment fort pour pouvoir m'y atteler. Mais comme j'ai déjà fait deux films dans un univers qui me correspond, c'est peut-être le moment d'essayer et de me lancer. Sinon, faire un film entièrement fantastique oui, bien sûr mais... ça coûte beaucoup d'argent. Ça me tente bien et j'aimerais même le faire tout de suite, à vrai dire ! Je me dis que ma venue au Festival de Cannes pourra peut-être m'aider à concrétiser un tel projet...

**Sur MY SUNSHINE, vous n'avez pas donné de script aux enfants et vous avez laissé de la place à l'improvisation. Dans quel but ?**

Laisser la place à l'imprévu. Quand on donne le script en amont aux enfants, ils n'apprennent peut-être pas leurs répliques mais leurs parents pourraient

les inciter à le faire, à répéter énormément pour qu'ils ne retardent pas le tournage. Du coup, lorsqu'ils arrivent sur le plateau, ils ne jouent pas, ils donnent une représentation de ce qu'ils ont répété. Ça mène à un systématisme. Ne pas leur donner le scénario leur laisse la possibilité de découvrir quelque chose pour la première fois, de le vivre sur le moment. Bien sûr, c'est une vision un peu idéale et ça ne se passe pas toujours comme on le voudrait. Mais en tout cas, c'est l'idée. Et puis, plutôt que de leur indiquer : 'Là, tu vas dire merci', je peux leur demander de 'témoigner leur gratitude'. De cette manière, ils peuvent exprimer ce remerciement comme ils le souhaitent – ils peuvent dire merci, faire juste un signe de tête, trouver une formule qui leur appartient, etc. Un texte écrit, ils le sortiront à la virgule près. Là, ils peuvent se réapproprier la scène et quelque chose d'eux-mêmes transparaît. J'ai envie qu'ils soient le plus naturel possible et c'est la meilleure méthode que j'ai trouvée pour le moment.

**En tant que cinéaste, ça ne vous dérange donc pas de ne pas tout contrôler ?**

Cette méthode implique une prise de risque et elle doit être compensée, je pense, par les acteurs adultes qui donnent la réplique aux enfants. Ce sont eux qui





## « J'avais envie d'un univers qui soit presque fantastique, que MY SUNSHINE ait l'air d'un conte.

contrôlent à ma place, ce sont eux qui vont établir le cadre nécessaire pour que les enfants se sentent à l'aise. Car quand ils inventent des répliques qui ne sont pas dans le script, il faut que l'acteur adulte puisse réagir et les diriger à ma place. Le choix des adultes est donc primordial, dans cette méthode. Il faut savoir s'entourer des bonnes personnes.

**Entre JÉSUS et MY SUNSHINE, vous avez travaillé sur la série MAKANAI avec Kore-eda. Qu'avez-vous tiré de cette expérience ?**

J'avais très envie de collaborer avec Kore-eda – je l'admire beaucoup. Même si je ne suis pas son disciple, je me disais que travailler avec lui me permettrait d'apprendre énormément. Il m'a donné la chance de co-réaliser avec lui cinq épisodes, puis il m'a confié la réalisation en solo des sixième et septième épisodes. Ça a été une très grande chance pour moi, parce que ça m'a permis de collaborer avec l'équipe technique de Kore-eda, notamment le chef opérateur avec lequel il avait tourné L'INNOCENCE et UNE AFFAIRE DE FAMILLE, Ryuto Kondo, mais aussi le chef décorateur Yohei Taneda. Les voir travailler a été très stimulant. Sur

MY SUNSHINE, j'ai beaucoup repensé à tout ce que m'avait dit Ryuto Kondo sur MAKANAI. J'avais le sentiment d'entendre sa voix. Sans MAKANAI je n'aurais pas pu avoir cette qualité d'image sur MY SUNSHINE.

**Le point commun entre MAKANAI et MY SUNSHINE, c'est cette capacité à capter de tout petits gestes du quotidien qui, dans vos films, prennent une ampleur romanesque. Pour les capter vous devez tourner énormément ? Ou c'est au contraire très réfléchi et très précis ?**

J'ai pris le parti de filmer beaucoup pour ne garder que ce dont j'avais besoin. Aussi bien sur MAKANAI que sur MY SUNSHINE, on avait énormément de rushes. Sur MY SUNSHINE, j'ai de nouveau appliqué cette méthode pour les scènes de quotidien mais aussi pour les scènes de patinage – notamment pour filmer la progression de leurs efforts. Il y a cette séquence où ils patinent sur le lac gelé – on avait dix fois plus de rushes, et on a juste sélectionné quelques morceaux pour en faire ce montage. C'est une façon quasi documentaire de tourner. ■

« Tom Cruise n'a jamais essayé de m'imposer quelque méthode. Il m'a dit : 'Détends-toi. Prends du plaisir. On est là pour s'amuser.' »

# SOS UKEIKEMATSU

Une petite partie seulement de son travail nous parvient en France, mais elle a suffi, pour nous, à imposer cet acteur de 34 ans comme l'un des plus fascinants de notre époque. Sosuke Ikematsu, aussi à l'aise dans le grand spectacle que dans l'intimité, brille à nouveau dans MY SUNSHINE de Hiroshi Okuyama. Rencontre-portrait d'un acteur qu'on suivrait au bout du monde.

Par Aurélien Allin / Portrait - Sébastien Vincent

Lorsqu'en 2021 une marque de luxe française lui propose de réaliser un mini-documentaire publicitaire, Hiroshi Okuyama saisit l'opportunité pour proposer le projet à un acteur qu'il admire : Sosuke Ikematsu. « Passer du temps avec lui, le voir conduire, fumer des cigarettes, ça m'a donné encore plus envie de le filmer dans une fiction ! », nous raconte-t-il alors qu'il vient de le diriger dans son deuxième long, MY SUNSHINE.

Quelques mots pour encapsuler à la perfection le magnétisme d'Ikematsu, 34 ans, l'acteur japonais le plus captivant de sa génération dont la discrétion et le visage juvénile ont conduit les cinéastes à projeter sur lui une grande variété de rôles, du plus attachant au plus inquiétant, en retenue ou en outrance. Ainsi l'a-t-on vu, entre autres, chez le grand maître Kore-eda (APRÈS LA TEMPÊTE, UNE AFFAIRE DE FAMILLE), le nouveau chouchou des festivals Koji Fukada (L'INFIRMIERE), les franc-tireurs Tetsuya Mariko (DESTRUCTION BABIES, BECOMING FATHER) et Shinya Tsukamoto (KILLING), les jeunes auteurs Makoto Nagahisa (LITTLE ZOMBIES) ou Daigo Matsui (RENDEZ-VOUS À TOKYO) et même en super-héros du tokusatsu dans SHIN KAMEN RIDER de la superstar Hideaki Anno (créateur d'EVANGELION).

Aujourd'hui, le voilà en ancien champion du patinage qui forme deux ados à la danse sur glace dans le splendide MY SUNSHINE. Parce qu'il y donne la réplique à deux jeunes acteurs novices, les prises de vues ont été l'occasion d'une introspection sur ses propres débuts quand, à l'âge de 12 ans, il donnait la réplique à... Tom Cruise. « Keitatsu, qui incarne le jeune garçon dans MY SUNSHINE, avait l'âge que j'avais sur LE DERNIER SAMOURAI, nous dit-il. Sur MY SUNSHINE, je me suis donc souvent remémoré cette première expérience. Rétrospectivement, j'en ai gardé la notion de plaisir. Tom Cruise, Ken Watanabe et tous les autres acteurs m'ont transmis la richesse du cinéma : beaucoup de gens se réunissent pour créer ensemble. C'est très joyeux. » A l'époque, Ikematsu n'a aucune velléité d'acteur - « je ne savais même pas ce que je faisais ! », rit-il à la dérobée. Mais le comportement des stars du film à son égard va tout

changer. « Tom Cruise en premier lieu n'a jamais essayé de m'imposer quelque méthode. Il m'a dit : 'Détends-toi, libère-toi. Prends du plaisir. On est là pour s'amuser. Si je n'avais pas eu cette première expérience-là, je n'aurais pas eu envie de continuer. » Cette bienveillance, Ikematsu s'est assuré de l'appliquer sur le plateau de MY SUNSHINE avec ses jeunes partenaires : « C'était ma préoccupation principale. Je voulais être sur un pied d'égalité avec eux. Ce n'est pas parce que j'avais de l'expérience et pas eux, que j'allais leur imposer une vision du métier ou mes valeurs d'acteur. Il était important pour moi de leur transmettre la joie de faire du cinéma. Qu'on puisse vivre quelque chose ensemble, sur le moment, et que M. Okuyama le capte et en garde une trace. » Là, face à ces deux ados sans expérience, Sosuke Ikematsu doit presque oublier ses 20 ans d'expérience et revenir à l'essentiel. « Je recevais ce qu'ils me donnaient. Ce qui est né de ces échanges a été une grande découverte. Car si je n'étais pas sincère, si j'étais dans le faux, ça avait une répercussion sur eux deux. Il m'a fallu être le plus sincère possible et je crois que ça a été vital. »

Cette prestation douce et retenue, humaine sans excès de guimauve, qui incarne autant l'intériorité que la physicalité de son personnage, renvoie à ce que l'on décèle dans plusieurs de ses rôles récents : l'exploration de la masculinité, de la signification d'être un homme aujourd'hui - et un homme japonais, évidemment - notions prédominantes dans BECOMING FATHER ou RENDEZ-VOUS À TOKYO et à travers la figure du super-héros, dans SHIN KAMEN RIDER. « Je ne m'autanalyse pas suffisamment pour savoir pourquoi des scénarios m'attirent plus que d'autres. Mais c'est vrai que j'ai cette conscience d'être 'au monde'. Je m'interroge souvent sur ma filiation, sur la façon dont je me situe parce que je suis japonais. Peut-être que ça m'incite à choisir ces histoires et à vouloir interpréter des rôles qui servent ces questionnements. J'ai une grande curiosité pour ces questions identitaires. En tant qu'acteur, le peu que je puisse faire, c'est de livrer des performances qui servent des scénarios qui interrogent ces questions. » En tant que spectateurs, on sera toujours là pour les admirer. ■





# « My Sunshine » : conte d'hiver à la japonaise

Françoise Dargent

Le réalisateur Hiroshi Okuyama orchestre avec délicatesse la valse des sentiments entre trois patineurs dans le décor glacé de Hokkaido.

Hiroshi Okuyama aime la neige. Pas celle qui se grisaille au bord des routes ni celle que l'on envoie par canon sur les pistes de ski. Le réalisateur japonais aime celle qui tombe si dru que des congères se creusent dans la campagne et que des lacs restent gelés tout l'hiver, comme sur l'île de Hokkaido, au Japon. Dans *My Sunshine*, un flocon lui suffit pour embarquer le spectateur. En l'occurrence, le premier qui tombe dans la bouche du jeune Takuya. De ravissement, l'enfant rate l'échange équipe. « T'assures pas », lui dit l'entraîneur, qui n'en pensera pas moins lorsque la saison du hockey sur glace remplacera celle du base-ball. Takuya sera alors très occupé à observer les filles patiner.

« Je voulais faire un film sur le patinage, souligne le jeune réalisateur, qui a pratiqué la discipline enfant. Ma grande sœur en faisait, je l'accompagnais, ce qui me valut déjà des compliments de l'entraîneur. Je ne visais pas à devenir un athlète professionnel, patiner était un hobby et j'ai appris dans cet état d'esprit. C'était une expérience très douce que j'ai voulu restituer ainsi. Dans le film, ça n'est pas le sport en tant que tel que je décris, mais plutôt le patinage comme un des éléments de l'univers de Takuya, un garçon un peu solitaire. »

Devant la caméra de Hiroshi Okuyama, les glissades en solo deviennent

progressivement duo et parfois trio, comme dans cette scène où l'entraîneur emmène Takuya et sa partenaire, Sakura, patiner sur un lac gelé. Ce moment de grâce et de joie tranche avec les séquences habituelles des films dédiés aux sports de compétition. Si les deux poulains doivent sans cesse perfectionner leurs courbes et leurs arabesques pour la valse hollandaise, une figure imposée aux couples de patineurs artistiques, la préparation au concours se fait avec des fous rires et des airs entendus.

Les deux enfants et l'adulte, tous trois un peu en marge dans leurs groupes respectifs et qui ne se connaissent pas, vont nouer une complicité fragile et travailler dans une tendre jovialité. Le film distille cette douceur bienfaisante malgré les peines et les revers. Hiroshi Okuyama a la délicatesse de ne jamais s'appesantir, préférant nimer ses personnages d'une part de mystère qui laisse au spectateur une place pour l'interprétation. Son cinéma est particulièrement reposant. Ce n'est pas un hasard s'il cite comme référence *Le Ballon rouge* d'Albert Lamorisse, même si cela reste étonnant de la part d'un Japonais de 28 ans. Lors de sa venue à Paris pour la promotion du film, le même se déclarait ému de savoir son film projeté au cinéma L'Arlequin, qui fut le fief de Tati, une autre de ses idoles.



L'entraîneur et ses deux élèves vont nouer une complicité fragile malgré les peines et les revers.

Remarqué au dernier Festival de Cannes, dans la section Un certain regard, *My Sunshine* est le second film du réalisateur. Son premier, *Jésus*, qu'il présente comme « film de fin d'études

**« La neige est un élément extrêmement cinématographique, bourré de charme. Au chef opérateur, elle apporte de l'espace, elle permet de se concentrer sur l'essentiel »**

Hiroshi Okuyama  
Réalisateur de « My Sunshine »

plus autobiographique » et qui lui a valu le prix du jeune réalisateur au Festival de San Sebastian, en Espagne, mettait en scène avec simplicité un garçon qui débarquait dans une école catholique. Il

y découvrirait la religion, l'amitié et la douleur de perdre un proche. Et il ne serait déjà une bonne partie du film. « La neige est un élément extrêmement cinématographique, bourré de charme. Au chef opérateur, elle apporte de l'espace, elle donne certains détails et permet de se concentrer sur l'essentiel. Et, pour le réalisateur, elle a cette vertu de donner à ressentir le temps qui passe. Un flocon, le manteau qui s'accumule ou la fonte des neiges permettent de prendre conscience du temps écoulé. »

« Journal de la croissance d'un jeune garçon des premières neiges jusqu'à la fonte des neiges », avait-il d'ailleurs écrit en préambule de son second film. Hiroshi Okuyama présente en cela certaines affinités avec son illustre aîné Kore-eda. Les deux réalisateurs ont notamment ce regard délicat et peu intrusif sur l'enfance, sur ces moments de bascule où l'on quitte peu à peu le royaume de l'innocence pour aborder

« My Sunshine »

Drame de Hiroshi Okuyama

Avec Sosuke Ikematsu, Keitatsu

Koshiyama, Kiara Nakanishi

Durée : 1h30

Notre avis : ●●●○

## Un éveil amoureux sur la glace

Le cinéaste japonais Hiroshi Okuyama poursuit son exploration de l'enfance avec un deuxième long-métrage

MY SUNSHINE

■■■■□

Après des décennies de maniérisme narratif, de plus en plus de jeunes cinéastes semblent reprendre le récit de zéro, revenir à des histoires simples racontées au premier degré, comme on fait ses gammes, ou comme pour en revenir à une innocence enfantine de l'expression. L'enfance est justement au cœur des deux premiers longs-métrages d'Hiroshi Okuyama, cinéaste japonais de 28 ans, artiste complet assurant l'écriture comme la photographie de ses films. Enfin, disciple revendiqué du glorieux Hirokazu Koreeda (Palme d'or 2018 à Cannes pour *Une affaire de famille*), dans les pas duquel il n'hésite pas à marcher.

On l'avait découvert avec la charmante fable hivernale *Jésus* (2019), où un bambin endeillé convertissait les motifs du christianisme en puissances d'imaginaire. *My Sunshine*, qui sort, comme lui, un 25 décembre, s'installe sous les mêmes frimas, cette fois sur l'île d'Hokkaido, et se donne pour principe d'assembler trois personnages disparates.

### Trois solitudes

Takuya (Keitatsu Koshiyama), écolier bègue et rêveur, montre peu d'aptitude pour les sports de garçon, toujours relégué à la mauvaise place, comme gardien de but au hockey sur glace, où il reçoit un palet droit dans les côtes. Un jour, au détour de la patinoire, il aperçoit une patineuse de son âge exécutant des figures gracieuses au son du *Clair de lune*, de Claude Debussy, vision enchantée qui l'éblouit. Elle, fille de bonne famille, bête à concours, s'appelle Sakura (Kiara Nakanishi) et dispose d'un entraîneur, Arakawa (Sosuke Ikematsu), ancien champion venu de la grande ville, désormais reconverti. Ce dernier ne tarde pas à repérer ce gamin malhabile qui leur tourne autour. Il l'invite à les rejoindre, le prend sous son aile et entraîne les deux enfants ensemble, en vue d'un concours mixte, bien que leurs niveaux soient très dissemblables.

*My Sunshine* fait le récit de cette association éphémère, entre trois solitudes se rassemblant autour



Sakura (Kiara Nakanishi) et Takuya (Keitatsu Koshiyama). ART HOUSE

d'un sport déconsidéré, source d'une beauté intransitive. Hiroshi Okuyama opère, comme à son habitude, dans un format carré proche de la photographie, à base de plans fixes s'agrégeant en alvéoles, qui établissent un rapport privilégié à chacun des personnages et soulignent leur singularité. Le trio s'établit à travers un faisceau de regards qui dessinent une aire commune, mais aussi de transferts silencieux qui sèment la graine de discorde. Discrètement, l'ensemble fait état d'un subtil glissement de genre : ici, dans l'adoption par le petit garçon d'un « sport de fille », mais aussi autour du coach, qui vit avec un homme, dans une petite ville où cela n'a rien d'évident – ce pourquoi l'adulte reconnaît un sem-

blable en ce vilain petit canard qu'est Takuya.

En deux longs-métrages, Hiroshi Okuyama a pu montrer que son attrait pour l'hiver dépassait le simple habillage décoratif. Si Hokkaido enneigée offre à la caméra son lot de vues pittoresques, elle installe aussi autour des personnages un décor cotonneux, une perception amortie, calfeutrée, qui vise à une certaine intériorité.

### Parenthèse enchantée

Poudreuse et flocons résonnent avec une photographie diffuse qui semble plongée dans un bain de particules – quand bien même le film n'est pas tourné sur pellicule. De subtils décadres relativisent parfois la présence des personna-

**La neige installe autour des personnages une perception calfeutrée qui vise à une certaine intériorité**

ges face aux grandes étendues blanches, et cueillent les illuminations blêmes de saison – soleil couchant, rayons obliques frappant l'objectif, clartés mourantes.

On entrevoit quelle pourrait être la limite de ce petit monde emmitouflé : celle de la miniature sentimentale, où le film est parfois à

deux doigts de basculer, notamment lors d'une escapade sur un lac gelé où les trois amis, au summum de leur entente, dansent à l'unisson sur une ritournelle pop du groupe The Zombies. A cette utopie, le jeune cinéaste ne nous demande pas de croire jusqu'au bout : montrer qu'elle a été possible suffit à dire sa fragilité, avant que des forces sociales ne la brisent – homophobie, rapports de classe, rivalités de destins.

Reste cette petite bulle du patinage en commun qui aura constitué pour chacun une parenthèse enchantée. Ces scènes sont d'ailleurs les seules où la caméra s'anime, pour suivre en travelling ou en panoramique – lyrisme élémentaire – le délié gracieux des figures exécutées sur la glace. Si les

scènes d'apprentissage demeurent les plus belles, c'est parce qu'elles ne visent aucunement la performance. Ce qui les intéresse, c'est plutôt la quête d'un accord entre enfants, d'une synchronie qui en passe par un nivellement réciproque : il faut que le pire s'améliore, et que la meilleure s'abaisse, pour que les deux progressent. Sous des dehors enfantins accueillants, c'est une véridique petite expérience d'équilibre social qui se profile ici, de celles auxquelles la société se dérobe trop souvent. ■

MATHIEU MACHERET

Film japonais et français de Hiroshi Okuyama. Avec Sosuke Ikematsu, Keitatsu Koshiyama, Kiara Nakanishi (1 h 30).

# Le Monde



Hiroshi Okuyama lors du Festival de Cannes, le 20 mai 2024. CLODAGH KILCOYNE / REUTERS

## « La neige donne des repères temporels et émotionnels »

Le réalisateur tokyoïte explique qu'il a puisé dans sa jeunesse, pendant les années 2000, pour raconter l'histoire d'un jeune patineur

### ENTRETIEN

**A**u rang des autodidactes qui brûlent soigneusement toutes les étapes, le cas de Hiroshi Okuyama se pose là. Né à Tokyo en 1996, le jeune homme, devenu chef opérateur par ses propres moyens, tourne son premier clip à 13 ans, puis deux courts-métrages avant de passer la vitesse supérieure. A 22 ans, alors qu'il n'a pas terminé ses études, son premier long-métrage, *Jésus*, est déjà dans la boîte, remarqué et primé au Festival international du film de Saint-Sébastien, en 2018. *My Sunshine*, dévoilé à Cannes en mai, assoit la réputation d'un cinéaste qui n'a toujours pas dépassé la vingtaine – pour cela, il a encore le temps. Ce petit conte d'hiver raconte la rencontre de trois âmes blessées, deux enfants et un entraîneur, autour du patinage artistique.

**Comment en êtes-vous venu à tourner des films ?**  
J'ai grandi à une période où les ciné-clubs étaient encore très ac-

tifs. J'ai emprunté des films avec une grande frénésie et j'ai été conquis par le charme du cinéma. Je ne suis pas passé par les études dans ce domaine. Toutefois, je participais à des tournages étudiants en tant que cadreur. Un ami de l'époque, qui me voyait me trimballer partout avec mon appareil photo argentique, m'a vivement suggéré de travailler comme chef-opérateur. A l'époque, j'étudiais la communication et la publicité, des connaissances du secteur m'ont mis le pied à l'étrier. Puis j'ai voulu accomplir quelque chose de plus personnel, et c'est là, lors de ma dernière année d'études, que j'ai tourné mon premier long-métrage, *Jésus*.

**Vos deux premiers films se passent en hiver. Qu'est-ce qui vous attire tant dans cette saison ?**  
Il se trouve qu'au départ je n'ai pas eu le choix ! Sur *Jésus*, c'est la seule période où je pouvais tourner, et cela a posé d'innombrables problèmes logistiques. Mais j'ai gardé le souvenir de cette ciné-

nie de l'hiver, avec la neige, le froid, toutes ces matières très belles à filmer, qui rejoignent le chef-opérateur en moi. Sur *My Sunshine*, c'est devenu un choix assumé. L'intérêt de la neige au cinéma, c'est qu'elle exprime le temps d'une façon claire et visuelle. La neige qui tombe, s'accumule, puis fond, donne des repères temporels et émotionnels. Et comme le cinéma est un art temporel, c'était intéressant de mesurer son passage à l'image.

**Pourquoi avoir situé l'histoire dans l'île septentrionale de Hokkaido, voisine de la Sibérie ?**  
Sans être grand connaisseur du territoire, j'y étais allé enfant et il me restait cette image de paysages majestueux que l'on ne trouve nulle part ailleurs, et certainement pas aux abords de Tokyo. La première scène que j'avais en tête, ce sont trois personnages qui patinent ensemble sur un lac gelé. Il n'y a qu'à Hokkaido que l'on pouvait trouver ce genre d'endroit où la glace tient assez longtemps.

**L'enfance est aussi le sujet commun à vos deux premiers films, des récits simples qui semblent revenir à la racine du conte...**

Une de mes motivations quand je réalise un film, c'est de me remémorer des choses oubliées. C'est ce que j'aime en tant que spectateur, les films qui permettent de réveiller des souvenirs, des sensations. Et comme je suis encore relativement jeune, je vais forcément les chercher dans l'enfance, un territoire proche et déjà lointain. Mes histoires puisent dans mon enfance. Et, sur *My Sunshine*, je me suis rendu compte que ma mémoire commençait déjà à défaillir. Il y avait urgence à tourner cette histoire au plus vite.

**En filmant l'attrait d'un petit garçon brimé pour le patinage artistique, un sport « de fille », mais aussi l'homosexualité de l'entraîneur, « My Sunshine » aborde délicatement la question du genre...**  
Je tenais à explorer le sentiment de solitude commun à chacun des

personnages, et cette question du genre y participe. Cela me permettait de donner des indications sur un certain état de la société japonaise. L'histoire est censée se passer il y a une vingtaine d'années, plutôt à la campagne, pour donner un aperçu de la façon dont ces questions étaient alors perçues au Japon. La mère de Sakura, la petite patineuse modèle, incarne l'opinion publique, les préjugés que l'on pouvait avoir à cette époque eu égard à l'orientation sexuelle. J'avais envie de le faire passer, sans que ce soit pour autant le thème central du film, mais comme un élément du paysage.

**L'usage du plan fixe installe d'emblée le film dans le registre de l'observation patiente, mais aussi dans l'imaginaire de la photographie...**  
Je n'avais pas envie que la caméra marque le regard d'une trop ostensible subjectivité, donne le sentiment d'épier. Je tenais à ce qu'elle soit toujours un peu à part, à distance, enveloppant les personnages d'un regard

bienveillant. La caméra à l'épaule dénote trop la fabrication du film, la surprise du réalisateur qui veut apposer sa marque sur l'image. Je voulais aussi établir un contraste avec les scènes de patinage où la caméra se met en mouvement.

**Quel soin avez-vous apporté à la lumière, qui diffuse un sentiment cotonneux ?**

Le film s'appelle quand même *My Sunshine* (« mon rayon de soleil ») ! Je voulais capter l'éblouissement des ciels d'hiver. On a consacré l'essentiel de notre budget à éclairer la patinoire, en plaçant de gros projecteurs devant chaque ouverture, pour obtenir cette lumière que je voulais « sacrée ». Si bien que, pour le reste à l'extérieur, on s'est retrouvés à travailler dans une grande économie de moyens. On a beaucoup attendu que la météo soit clémente. Les jours nuageux, on attendait que filtre ce petit rayon de soleil. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR MA. MT.**  
Traduit de l'anglais par  
Lea Le Dinn

# Les Inrockuptibles

## “My Sunshine” de Hiroshi Okuyama : éloge des petits garçons rêveurs

par Jean-Baptiste Morain  
Publié le 20 décembre 2024 à 18h17  
Mis à jour le 20 décembre 2024 à 18h17



Kiara Nakanishi et Keitatsu Koshiyama (© 2024 / BOKU NO OHISAMA) Production Committee © COMME DES CINEMAS

Après le surprenant “Jésus”, Okuyama poursuit avec tendresse et cruauté son portrait de l'enfance.

Le jeune Takuya, collégien japonais, est un garçon rêveur, distrait, un peu bègue, guère attiré par les sports de garçons (le baseball), préférant regarder la neige tomber. Mais l'hiver arrive, et le prof de gym met les gars au hockey sur glace. Comme il est mauvais en sport, on le met dans les buts (tradition apparemment universelle, puisqu'elle se pratique depuis toujours dans nos pays occidentaux, au foot comme au hand...).

Blessé près du cœur par un palet, Takuya (une vraie passoire) est vite remplacé et traîne dans la patinoire. Il tombe alors sur une ado danseuse sur glace, Sakura, et c'est l'illumination : ses virevoltes, ses saltos, ses vrilles le fascinent. À force de traîner du côté des filles, le jeune homme se fait remarquer par l'entraîneur de Sakura, Arakawa, et laisse tomber le hockey pour la danse sur glace.

### La beauté, voire la magie du patinage

Mais nous ne sommes pas dans un film anglo-saxon, et le film ne va pas nous conter l'histoire rabâchée du maladroit qui va devenir champion olympique (un scénario à la Billy Elliot). Ce n'est pas ce qui intéresse Okuyama, dont le premier film, l'étonnant *Jésus*, racontait l'histoire d'un autre pré-ado à qui apparaissait soudain Jésus – oui, Jésus-Christ –, lequel lui venait plusieurs fois en aide même s'il ne mesurait en l'occurrence que 10 centimètres... Nous savons donc que l'originalité sera au rendez-vous.

Malgré notre aversion pour le patinage sur glace et ses costumes atroces et désuets, le cinéaste japonais réussit à nous en montrer la beauté, voire la magie, notamment grâce à des ralentis suréclairés, nous séduisant – oui, c'est le mot – avec ses courbes et ses sauts a priori absurdes.

### Moments de grâce

Arakawa prend Takuya sous son aile, et tout va bien jusqu'au jour où Sakura commence à trouver que celui-ci est devenu le chouchou et qu'elle découvre qu'Arakawa est homosexuel. Elle raconte alors tout à sa mère (le Japon n'échappant pas à l'homophobie banale universelle). Nous restent ces moments de grâce où Arakawa, avec ses deux élèves, s'amuse sur un étang gelé.

Nous vous l'avions dit : ce réalisateur ne voit pas le monde comme n'importe quel clampin qui veut faire du cinéma commercial. Et c'est tant mieux. Le cinéma y gagne en légèreté, en profondeur aussi, en amour de la vie, en poésie, en ouverture sur des territoires cinématographiques non empruntés, vierges comme la neige immaculée.

*My Sunshine*, de Hiroshi Okuyama, avec Sosuke Ikematsu, Keitatsu Koshiyama, Kiara Nakanishi... Sortie le 25 décembre.